

Au moment de publier le 98^e numéro de la revue, nous apprenons la mort de David Gascoyne, dans sa 86^e année. Nous dédions à la mémoire du plus francophile des poètes anglais du XX^e siècle ce recueil de traductions de poètes d'« outre Manche », phase de la rencontre perpétuelle de nos littératures dans ce voisinage unique.

Je m'appuie sur la toute récente *Anthology of Twentieth-Century British and Irish Poetry* (Keith Tuma, Oxford University Press, 2001) pour une brève évocation.

David Gascoyne, né à Harrow en 1916, passe sa jeunesse en Angleterre et en Écosse. Il est à Londres étudiant de « Regent Street Polytechnic in Central London ». Ses premiers séjours en France datent des années 30. Il vit à Paris après la Deuxième Guerre. Lié à Kathleen Raine, Humphrey Jennings et Charles Madge, il participe à un projet d'anthropologie sociale d'observation des comportements quotidiens. Devenu communiste en 1936, il part travailler à la radio de Barcelone, en anglais, pour le ministère de la Propagande. Il perd bientôt ses illusions – c'est Philip Gardner qui raconte dans son *Dictionnaire de biographies littéraires* (1983) – à cause de la haine des communistes pour les anarchistes et les trotskystes. De 1954 à 1964 il vit à Paris et à Aix-en-Provence.

Après ce que son biographe caractérise de « mental breakdown », et lui-même, en 1979, de dépression et de paranoïa, il s'installe dans l'île de Wight. Sous l'influence croissante du surréalisme, sa pensée et sa poésie se font plus religieuses et métaphysiques. En 1938, il publie *Hölderlin's Madness*, bientôt suivi (1943) par le volume des poèmes de 1937 à 1942 *A Vagrant and Other Poems* qui paraît en 1950. Pour la BBC il compose le poème radiophonique *Night Thoughts*. Après quoi se raréfie sa créativité proprement poétique : les *Collected Poems* de 1988 n'offrent que peu de poèmes récents. F. H. Sisson a pu écrire qu'il faut remonter aux années précédant la Première Guerre mondiale pour mesurer à quel point c'est dans cette période où s'invente le siècle que Gascoyne a pu innover par rapport à ses prédécesseurs immédiats. Lui-même un pont vers « le continent », et, si je puis dire, conscient d'un certain isolement (!) de ses contemporains, il écrivait « De ce côté-ci de la Manche, étouffant notre ressentiment d'être comme d'habitude en retard d'une décennie à peu près par rapport à l'évolution intellectuelle de l'Europe, nous laissons échapper généralement le plus important, et nous faisons circuler des comptes rendus déformés sur une prétendue connaissance du sujet, que nous commentons avec lassitude et hauteur. »

Je dois à Michèle Duclos, sa traductrice, de pouvoir citer ces lignes. À la fin sa quête fut de *sagesse*, dans la méditation de Chestov.

Voici un « numéro anglais » !

Le fomentant il y a quelques mois, nous nous étions promis de présenter quelques-uns de nos voisins « anglais », contemporains seulement. Puis, le préparant, nous recevions d'« anglicistes », traducteurs écrivains, des propositions qui nous ont conduits à ne pas nous en tenir à cette règle.

Bref, à remonter dans le passé, repartant, si je puis dire, des *Métaphysiques* (auxquels ici ne manquera que John Donne), et traversant à gué rapide le XIX^e siècle, histoire de ne pas sauter par dessus Hopkins. D'autant plus « guément » donc [pardon] que toute sélection est stochastique, en toute rigueur injustifiable, et que les vides en sont parfois plus évidents que les pleins, les trous que les sommets, les plaies que les bosses. Vous allez le remarquer. Pourquoi pas Un tel ou Untel ? Hughes, Raine, le groupe de Cambridge avec Riley etc. Oui, nous savons. Et ceux qui vivent aux États-Unis ? Il y en a. Réponse : les disponibilités des traducteurs, les délais, les contraintes propres à une revue, ont découpé la silhouette. Aucune exclusive ne fut même songée. Encore un mot sur un mot, délicat : le prédicat « anglais », fort en usage chez nous pour pointer l'outre-Manche, passe chez eux pour une mauvaise confusion. Comment appeler notre recueil ? De poésie britannique ? ou du Royaume-Uni ? Tollé. Donc on ne l'appelle pas ; et on met GB sur la bande comme pour une automobile. Et que ça roule !

M. D.